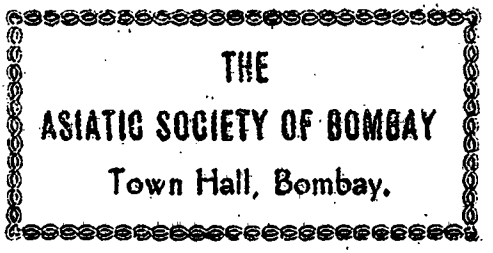
NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

821·7
Byr/Rou
5261b

00052616



Digitized with financial assistance from

Government of Maharashtra

on 30 January, 2020

LES RARE POEMES

DE

52616

LE SEIGNEUR BYRON.

TRADUIRÉ EN FRANCAIS A LA ANGLAIS PAR

BOMANJEE CURSETJEE,

UNE NEGOCIANT PARSEE DU BOMBAY.

Bombay:

PRINTED AT THE ALLIANCE PRESS.

MDCCCLXI.

1861

00052616

PRÉFACE.

Excite par le plaisir j'eus sur lisant frequemment la plus belli Poemes Anglais de le Seigneur Byron, je moi meme profité de mon loisir de mettre entre langage Francais quelque de rare piéces du auteur comme ils parlent grandment d'amiable jeunesse, dont bonne nom, qu'il est mort long temps passé subsiste toujours.

Le translation est principalement de ceux consacré aux ses sœur, et fille, et composé sur la mort regoureux de ses mére, et amis tout lequel d'elles declarent trop son vive affection.

A la cependant le auteur croit humblement que cette petit livre sera charmant de gens Francais et resté parmi bien excuses de son connaissance imparfait du langage, quel seul lui detournet en traduirant le poesies de le honorable seigneur d'une beau style conforme de leur saveur.

BOMANJEE CURSETJEE.

LES RARE POEMES.

A Ma Sœur Augusta.

I.

Ma sœur ma sœur charmant etiez pourvu,
Que le nom la plus cheri la plus bon,
Il serais ton,
Montagnes et mers nous divisont mais je somme,
Ne larme mais tendresse de le mien respondre,
Parti ou je veux a moi la meme tues,
Une penseé amoureuse quel point resignerais,
La cependant sont deux choses dans mon destinée,
Un' univers de roder a travers et un maison parmi te.

II.

Neant furent la premier, la dernier j'eus toujours,
Il etaient la port de mon bonheur ;
Mais les autres demandes et autres obligations t'as,
Et point est le mien les amoindrir le souhait,
Est une sentence etrange du fil de ton perè,
Et passé rappelant comme il couché de la soulagement,

Car lui bouleversé la destinée d'anciennement, du notre grand perè,
Le reste il n'avait pas, ni j'en bord; par mer.

III.

Pourvu que mon heritage due orages avait eté,
Dans autre elements, et du roches,
Des perils, imprevu ou meprisé,
Mon part je soutenai par mortel chocs,
Fut le mien le faute ; ni de couvrir je cherche,
Mes bevues parmi defensive paradoxe ;
En le mien bouleversement j'ai ete dissimule,
Par mon propre malheur le pilote soigneux.

IV.

Mes fautes furent les miens et sera le mien leur recompense,
Puisque, jour, et ait une contestation mon tout existence,
Lequel souffle me donné, donné moi ce que corrompre,
La don—une destinée ou desir que endormi ;
Et par occasion le effort difficile je trouvai,
Et de secouant mes obligations du terre glaise s'imaginé :
Soit que mais de voir quoi puis bien parvenir peuvent.

VII.

Je presque senti par temps comme je sentais en jeunesse heureux,

Les arbres et fleurons et ruisseaux,
Le me se souvenir de quoi je demeuré,
Avant que mon jeune esprit aux livres sacrifiait,
Comme par anciennement sur me arrive,
Et avec reconnaissance des leurs apparences mon cœur puisse liquefie,
Et aussi bien que par measure je penserais je vois,
De aimer quelque vivant chose mais personne tel te.

XVI.

Pour toi ma propre bon sœur avec sœur ta,
Je moi meme vois sur aussi que t'a ma,
Nous et-ions et nous sommes je suis comme si tues,
De gens que l'un l'autre ne pouvoir resigner,
C'est la meme a la fois ou apart de par commemement,
Du vie a la sa lent declin,
Nous sommes entortillé,
Que lentement ou vitement la mort parvenir,
Le lien quel arreté la premier duré la dernier.

XIII.

Quoi j'eus de faire avec faux ambition,
Pas beaucoup parmi amour et moins de tout parmi reputation,
Et cependant ils viennent sans decouverte et contre me augmenté,
Et une nom moi font tout lequel ils feraient,
Meme ce ne fut pas le intention je poursuivré,

Surement la plus noble visée j'une fois contemple,
Mais tout est passé je suis la davantage unieme,
Aux millions renversé quel allont plus que.

XI.

Moi plus que est tout l'univers,
Du nature mais je demande elle acquiesça que parmi lequel,
Mais c'est de exposer de son eté dans le soleil,
De melánger sur la tranquillite de sa ciel,
Sans une masque de voir sa gentil face,
Et jamais avec apathe d'eu etonne,
Mon ami hatif elle fut et tout l'heure sera avant que,
Ma sœur je vois dans te.

(QUAND TOUT AUTOUR DE.)

Quand tout autour de s'ennuyé et sombre,
Et sa feuille d'or eloigné raison demi,
Et esperance un'etincelle expirant seulement repandré,
Lorsque davantage mon solitaire, route fourvoyé.

II.

En pour que du esprit menuit grand,
Et du cœur que interne differend,
Lorsque redoutant etre pensé meme bienfaisant,
La faible desesperent le réservé partissent.

III.

QUAND fortune changé et amour fuit distant,
Et dard le haine gros et vite fuirent,
La etoile solitaire tu-etais,
Le quel se leva et ne reculé pas a la dernier.

VIII.

L'HALEINES rompissent la ciel versassent,
Que la tu etais et toujours tu serais,
Devoué en heure le tres orageux,
De verser tes feuilles pleurs me au de dessous.

IX.

QUE toi et la tienne ne nielle sa sauras,
Quoi que ce soit destinée me surpendrait,
Dans clarté du soleil recompensera pour ciel,
Et te le plus de tout—la civil.

X.

QUAND que les obligations du amour renversé,
Soient violé la tienne jamais rompra,
Ta cœur sentirait mais n'agitera,
Ta amé quoiqué mol jamais tremblera.

La Poesie Composé du Entendant que Dame Lyon fut Malade.

Et tuet-ais pitoyable meme je n'etais pas parmi te ;
Et tuet-ais mal, et je nefus pus a peupres meme ;
Pour que il me semblait seul ser-aient sante et joie,
Ou je ne fus pas et douleur et chagrin voici !
Et ainsi c'est ? c'est suivant j'annonce,
Et sera la plus de meme ; pour l'esprit reculé,
A soi, et la cœur debouté reserve reposé,
Tant que tristesse le pillage endommagé accumule,
Ni avec differend c'est point a la tempétè,
Nous sentons froid, et voulons de vivre pas davantage,
Mais de la bord, dans le apres silence, quand tout est perdre,
A moins que un peu vie.

A Ma Fille.

CHANT III., CXV.

MA fille! avec ta nom commencé ceci chant,
Ma fille ! avec ta nom finira ainsi long,
Je ne te vois—ge ne t'entends mais personne peuvent sois,
De meme en t'entortille;
La ami tues a la que etendre
Le obscurite un grand nombre d'années:
Mon sourcil quoique tu ne contemplerais,
Mon voix avec ta visions futur melerá,
Et quand le mien est reserve, en ta cœur atteindra,
Un renseignement et une ton,
Le moule de ta pere tout de bon.

52616

De la Mort a Ma Mere.

Chant II., CVI.

Oh de temps en temps bon—amiable et cheri,
Que propre chagrin pesé en passé,
Et s'unir a les reflexions distant déménage mieux a present,
Mais siècle ravagera ta ombre de la part dernièrement,
Tu eusses tout de le mien la mort rigoureux tuas !
Les parents ami et cela est vrai la plus que ami,
Pas nean-moin pour unieme les tiens de fleeches la plus vite,
Et douleur avec douleur toujours poussant meler,
Encoré as arraché la petit joie que vie avait preter.

Chant II., XCV.

Tues aussi allé, tu aimable et d'une façon aimable,
Qui la jeunesse et l'amitie de la jeunesse a moi lié,
Qui faisiez pour moi quoi personne ont fait aupres,
Ni vivré separement de l'on quoique meprisable te,
Quoi est mon existence ? de vivre cessé tuas !
Ni resté voici soyez le bien venu ta rodeur maison,
Que pleuré en heures le nous pas davantage voyons,
Plût ils n'avaient etc pas de parvenir ou furent,
Plût il avait pas retourné de trouver de roder vive naison !

Chant II., XCV., III.

Quoi est la plus mauvais de malheurs que siècle servent ?
Quoi la plus grand le ride sur la soureil impremé ?
De par page du vie de voir chaque l'on bonnée effacé,
Et aussi que je suis tout l'heure, seul sois en terre,
Sans fierte que me par devant la emendator plie,
Sur cœur divisé et sur esperance detruiré :
Tournissez, vani jours ! vous debordez entièrement sans souci,
Depuis que temps, as butiné mon ame quoi que ce soit jouí,
Et le mien tourmenté parmi mal du Eld la plus hatif années.

Mon Songe.

Nos existence est divisé endeux á sommeil son propre monde,
Une limite entre la choses nommé mal,
La mort et la existence: son propre univers, á repos,
Et une grand royaume de realite sauvage,
Et reveries ont souffle dans leur developpement,
Et pleurs, et tortures, et du joie la teinte ;
Sur nos reflexions eveillé une pesanteur ils cessent,
De par nos toiles vigilant une poids ils detachent,
Nos existence ils divisent; comme de,
Nos terme du nous memes une portion, ils convenissent,
Et comme herauts du eternity montrent,
Ils tel esprits de la mort traversent,
Ils tel sibylles de la futur parlent,
Force ils ont la tyrannie du plaisir et du peine;
Ils nous font que nous n'etions pas—que ils veulent,
Et parmi la vision lequel est passé nous tremblent,
Le crainte de ombre s'evanoui—sont elles, de meme?
N'est pas la dernier tout obscurite? quoi, sont elles!
La inventions du esprit?
Substance la esprit faisait,

Et planéte de son propre peuplerait,
Parmi les plus vive hommes qu'ontete,
Et une souffle aux formes donnerait,
Quel tout chair survivrait,
Par hasard en sommeil une vision je songé,
Je rappelerais,
Malgre une pense en soi meme,
Une pense dormant est susceptible du années,
Et coagulé une long existence entre hour unieme.

00052616

Digitized with financial assistance from

Government of Maharashtra

on 30 January, 2020